Document généré le 25 avr. 2024 07:20

Québec français

# Le sensationnalisme et le journalisme scientifique

Yanick Villedieu

Numéro 102, été 1996

La vulgarisation scientifique

URI : https://id.erudit.org/iderudit/58631ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Villedieu, Y. (1996). Le sensationnalisme et le journalisme scientifique. *Québec français*, (102), 68–69.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1996

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# Le sensationnalisme et le journalisme scientifique

**En information, la concurrence est vive et les bonnes places sont rares. Pour qu'une nouvelle scientifique fasse la une, certains journalistes sont tentés de lui donner plus de poids et de portée qu'elle n'en a réellement.**

Radio Canada

**par Yanick Villedieu ***

Est sensationnel, dit notre grand ami le Petit Larousse, ce qui « produit une forte impression de surprise, d'intérêt, d'admiration ». Est sensationnalisme, dit-il encore, ce qui est « goût, recherche systématique du sensationnel ».

Surprise, intérêt, admiration... Difficile à vrai dire de ne pas coller ces mots-là... à la science d'aujourd'hui elle-même. Souvent surprenantes, les découvertes de l'astronomie, des sciences naturelles, de la génétique, des neurosciences. Captivantes, l'histoire du monde et l'évolution de l'homme telles que nous les racontent la géologie, la paléontologie, l'anthropologie. Admirables, les exploits de la médecine de pointe et de l'exploration spatiale, les prouesses de l'informatique et de l'imagerie, les réalisations de la biotechnologie, du génie des matériaux, des technologies des transports.

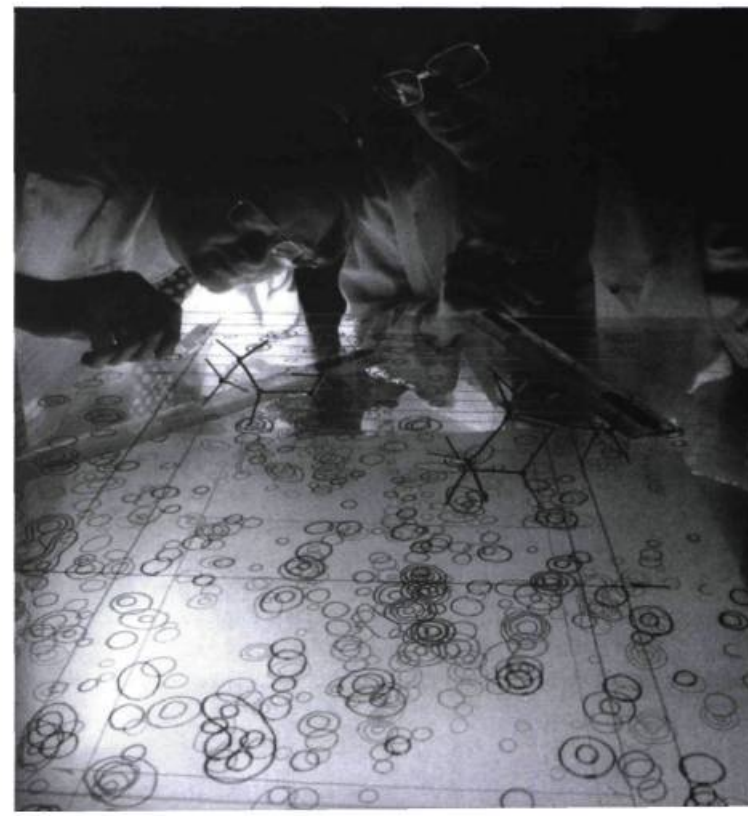
Pas étonnant donc que le journaliste scientifique (et à plus forte raison le généraliste) succombe parfois — d'aucuns disent souvent — au redoutable charme des sciences et des techniques. Pas étonnant non plus qu'il soit régulièrement tenté par le diable du sensationnalisme. Après tout, si vous voulez que votre « histoire » fasse la une, ou que votre reportage se taille une place dans le téléjournal, il faut qu'elle (ou il) soit au moins aussi attrayant — d'aucuns disent sensationnel — qu'une bonne vingtaine de « grosses » nouvelles politiques, sociales, sportives, économiques. En information, même quand les nouvelles coulent à jet continu, la concurrence est vive et les bonnes places sont rares.

D'où la toujours possible tentation de « gonfler » quelque peu la nouvelle scientifique, de lui conférer plus de poids et de portée qu'elle n'en a réellement, autrement dit de donner un coup de pouce au savoir. C'est ainsi qu'une hypothèse devient une découverte — et vous voici avec un gène du crime, aussi vrai que je vous parle. Qu'une découverte fondamentale est hâtivement parée des attraits de l'appliqué — comme ce fut le cas, il y a une dizaine d'années, avec l'hormone du cœur et ses vertus anti-hypertensives. Ou qu'une application lointaine est promise pour demain — et l'on s'enthousiasme sans retenue aucune, depuis deux ou trois ans, pour « les fabuleuses promesses de la thérapie génique ».

### Le sensationnalisme par amplification

Ce « sensationnalisme par amplification » est un danger qui guette en permanence les journalistes œuvrant dans le domaine de l'information biomédicale. Je ne saurais dire combien de succès d'éprouvette ont été présentés comme d'« importantes percées thérapeutiques », combien de résultats sur l'animal ont allègrement été extrapolés à l'humain, ni combien de recherches sur quelques individus ont été annoncées comme des « victoires », définitives ou presque, sur une maladie ou sur une autre.

À elle seule, la couverture de l'infection par le VIH (virus de l'immunodéficience humaine) et du sida, depuis près d'une quinzaine d'années, pourrait fournir des pages d'exemples pour illustrer mon propos. Bien des manchettes ont fait croire qu'on était en train de voir la fin du cauchemar. Mais qui se souvient encore de ces « remèdes miracles » que furent, pour ne citer qu'eux, le HPA-23, l'interféron gamma, la cyclosporine ou même l'extrait de racine de concombre chinois ? Ou de ces découvertes fondamentales sur le virus et la façon dont il s'attaque à l'organisme, et dont les « implications thérapeutiques » étaient tellement « évidentes » ?



The Incredible Machine, National Geographic Society, 1986

## Les pièges de la compassion et de l'épouvante

Les exemples qui précèdent montrent bien qu'en matière de biologie et de médecine, les journalistes peuvent aussi tomber dans une sorte de « sensationnalisme par compassion ». La maladie est là, terrible, qu'elle s'appelle sida, cancer ou Alzheimer ; les remèdes sont imparfaits ou carrément inexistants. Alors on croit devoir s'accrocher au moindre signe d'espoir, à la moindre esquisse de traitement... quitte à ce que la compassion soit très vite remplacée par la confusion, en tout cas par la déception, l'énorme déception du patient qui, bien sûr, y a cru, et parfois avec la foi du désespoir.

Existe à l'opposé ce qu'on pourrait qualifier de « sensationnalisme de l'épouvante », où cette fois l'on ne suscite pas l'espoir, mais on déclenche la peur. Par exemple, la peur de l'épidémie soudaine, causée par un microbe inconnu et dévastateur, tout-puissant, défiant la science et menaçant l'humanité dans une sorte de Grand Soir microbiologique. La couverture des récentes flambées de fièvre Ébola, au Zaïre l'année dernière et plus récemment au Gabon, tenait parfois de l'information-spectacle et pouvait à la limite ressembler à une campagne de promotion pour le film *Épidémie*, qui d'ailleurs portait sur le même microbe et sortait en même temps sur les écrans !

Pourquoi ces excès de zèle sous la plume ou dans la bouche des journalistes ? Nul doute d'abord que la science et la technologie contemporaines, et parmi elles la biologie et la médecine, exercent une sorte de fascination sur eux : le cœur artificiel, la chirurgie *in utero*, les premiers balbutiements de la thérapie génique ou l'implant cochléaire (qui redonne une certaine ouïe aux sourds) ont ce côté merveilleux de la fiction qui devient science, réalité, routine même. Il ne faut donc pas trop en vouloir aux journalistes de donner parfois dans les gros titres.

## À qui la faute ?

Mais si pierre il faut jeter, sans doute faudrait-il aussi le faire à certains scientifiques ou institutions de recherche qui hésitent de moins en moins, me semble-t-il, à faire jouer les grandes orgues. On peut bien sûr — et à juste titre — reprocher aux journalistes de couvrir trop béatement certaines conférences de presse. Mais on ne peut pas non plus s'empêcher de noter la montée de ce qu'on a baptisé « la science par conférences de presse », c'est-à-dire la tendance à annoncer certains résultats de recherche beaucoup plus par médias interposés que dans les journaux scientifiques comme tels.

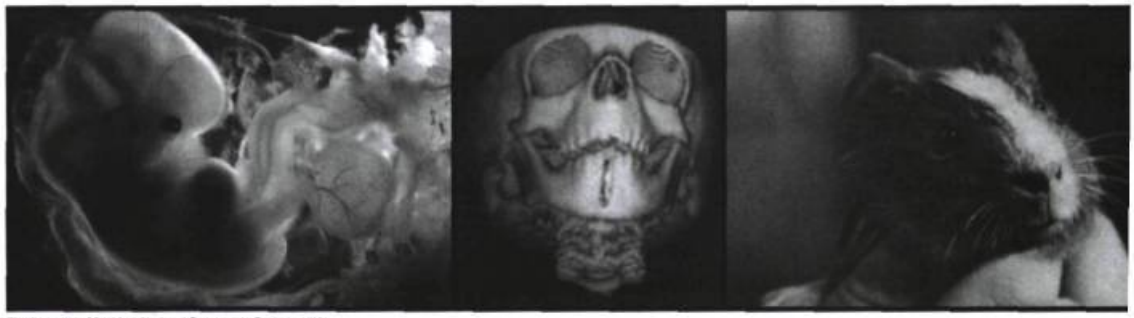
Ce phénomène, soit dit en passant, est particulièrement visible en recherche pharmaceutique. Les fabricants de médicaments, qui s'y connaissent en relations de presse, convoquent régulièrement les journalistes pour leur annoncer, patient ou patiente à l'appui, la bonne nouvelle. Les médias la reprennent, souvent en la simplifiant et en l'amplifiant. Le lendemain, les personnes qui souffrent de la maladie que le nouveau traitement est censé guérir en demandent à leur médecin, et le tour est joué.

Que faire ? Bouder systématiquement les conférences de presse et les communiqués, sous prétexte qu'on risque d'y perdre sa plus belle plume, celle qui doute et qui critique ? Peut-être pas. Il y a souvent du bon et du solide dans les nouvelles qui sortent de ces rencontres. Et souvent matière à intéresser le public.

Mais le journaliste scientifique ne devrait jamais manquer l'occasion de mettre les choses en perspective, de faire les nuances qui s'imposent, de scrupuleusement souligner les limites de la découverte annoncée (nombre et type des malades retenus pour l'étude, durée de l'étude, effets secondaires, mesure du « succès » revendiqué). Et tout cela, évidemment, en gardant quand même sa capacité d'émerveillement devant la science qui découvre et explique le monde, et devant la technique qui nous permet d'agir sur lui.

Surprise, intérêt, admiration : ces ingrédients-là aussi, je crois, doivent être au menu du journaliste scientifique. Avec cette modération qui, on le sait pour d'autres élixirs, a bien meilleur goût.

**La maladie est là, terrible, qu'elle s'appelle sida, cancer ou Alzheimer ; les remèdes sont imparfaits ou carrément inexistants. Alors on croit devoir s'accrocher au moindre signe d'espoir, à la moindre esquisse de traitement... quitte à ce que la compassion soit remplacée par la déception du patient qui y a cru avec la foi du désespoir.**



The Incredible Machine, National Geographic Society, 1986

**La couverture des récentes flambées de fièvre Ébola, au Zaïre l'année dernière et plus récemment au Gabon, tenait parfois de l'information – spectacle et pouvait à la limite ressembler à une campagne de promotion pour le film *Épidémie*, qui d'ailleurs portait sur le même microbe et sortait en même temps sur les écrans !**

---

* Yanick Villedieu est journaliste scientifique, animateur du magazine radiophonique *Les Années-lumière*, à Radio-Canada.